

THÉORIE DE LA MISÈRE, MISÈRE DE LA THÉORIE

RAPPORT SUR LES NOUVELLES CONDITIONS DE LA THÉORIE RÉvolutionnaire

Bureau of Public Secrets, PO Box 1044, Berkeley CA 94701, USA

<http://www.bopsecrets.org/> knabb@slip.net

Ce texte est édité en brochure par le Centre de Recherche sur la Question Sociale (Paris, 1973).

Anti-copyright.

[\[Traduction anglaise de ce texte\]](#)

[\[Autres textes en français\]](#)

“Plutôt devoir que de payer d'une monnaie qui ne porte pas notre éffigie!” ainsi le veut notre souveraineté.

—Nietzsche, *Le gai savoir*

1

L'effort théorique organisé, le plus avancé depuis Marx, accompli par les Internationaux Situationnistes, a non seulement jeté ses derniers feux, il semble même vouloir se satisfaire d'une place parmi les curiosités au musée de l'histoire révolutionnaire. La bête théorique à terre ne paraît jamais devoir se relever; les échos des frayeurs passées sont encore suffisamment perceptibles, tout en autorisant cependant assez de soulagement pour que la peau du monstre soit livrée à la légende.

La mésaventure de la théorie des Situationnistes et celle qui fit succomber les mouvements d'intellectuels révolutionnaires comparables dans le passé, se sont finalement rejoints sur la nature-même de leurs échecs. Comme pour la pensée marxiste et pour d'autres tentatives d'une critique révolutionnaire postérieures, tous les résultats du réel effort théorico-pratique situationniste ont fini par connaître *un renversement complet de leur sens*, pour ne plus constituer qu'un verbiage culturel particulier, dans la pseudo-communication généralisée imposée aux hommes des conditions existantes, tant dans leur acceptation de ces conditions que dans leur révolte.

Le véritable esprit situationniste, celui-là même qui fut d'une manière évidente, pour qui sait comprendre les entreprises de cet ordre, à l'origine de l'aventure situationniste, à présent n'a plus le choix que de se retourner sans merci contre l'édifice de sa propre théorie *pétrifiée*, contre tout son

passé et ses anciennes valeurs, ou être balayé du champ de bataille révolutionnaire comme logomachie inutile et désuète.

Désormais, aucun développement nouveau de la pensée révolutionnaire ne pourra se faire, tant que le *pouvoir critique* situationniste n'aura pas été appliqué, non plus seulement à l'ancienne organisation I.S., mais à la théorie situationniste elle-même. C'est le programme d'une théorie de combat contenant sa propre critique qu'il faut reprendre au commencement.

Pour cela, il convient de ne plus juger la théorie des Situationnistes sur son *intention théorique*, sa validité scientifique, son programme, etc., c'est-à-dire *sur le terrain où elle veut précisément être jugée*. Hésiter encore à le faire, par un souci désormais déplacé d'objectivité intellectuelle par exemple, ou respectueusement, parce que personne jusqu'ici n'a fait mieux (la Russie de 1917 ne comptait pas de meilleure théorie que celle de Lénine), reviendrait au mieux à endosser les inconvénients d'une orthodoxie désincarnée à la Korsch, ou l'illusion d'un Lukács. Si la théorie des Situationnistes intéresse encore le mouvement révolutionnaire *directement*, c'est pour tirer la leçon de ce *qu'elle a pu devenir* : une idéologie sur la révolution parmi les autres, un système de représentations qui exprime autre chose que ce qu'il croit vouloir dire, et qui sert d'autres buts que ses buts explicites.

La théorie des Situationnistes s'est fait connaître comme la *théorie révolutionnaire de l'insatisfaction*; elle s'est trouvée, tant parce qu'elle a su les exprimer, que parce qu'elle a été rendue possible par celles-ci, au point de convergence de toutes les lignes de force qui transforment les conditions d'existence — et *par conséquent de lutte* — dans la société contemporaine; en tant que critique *d'un stade* de la société marchande qui était loin d'avoir encore développé *concrètement* toutes ses conséquences matérielles (parmi ces conséquences il faut compter sa propre opposition révolutionnaire), la théorie des situationnistes courait le risque de devenir l'expression de *toute l'insatisfaction* libérée par ce processus; c'est-à-dire non seulement de l'insatisfaction *profonde* liée à la prolétarisation de tous les secteurs de l'existence sociale, elle, *devenue réellement révolutionnaire*, mais encore de cette part d'*insatisfaction superficielle*, de loin la plus spontanément partagée, liée à la frustration toujours croissante des habitudes et des goûts anciens, et aussi, aux données-mêmes du stade actuel. La théorie des situationnistes n'a pas été en mesure de voir assez ce danger, contenu précisément dans la *logique spectaculaire* des conditions qu'elle combattait, qui la portait à être comprise et finalement à se comprendre elle-même selon la logique de *l'illusion*; ainsi qu'à être assimilée par l'ordre existant comme code *culturel de l'insatisfaction intégrée*.

La consommation hiérarchisée de biens économiques, de pseudo-rapports entre les individus, et de pseudo-objets de luttes, que le spectacle de l'insatisfaction moderne fournit aujourd'hui surabondamment, a pour pendant subjectif immédiat cette forme d'insatisfaction superficielle, qui constitue en fait la véritable *base subjective* sur laquelle seule peut fonctionner le système social actuel.

Lorsque cette insatisfaction superficielle croit devoir se traduire en "langage situationniste", les illusions d'optique et la confusion qu'elle parvient à créer sur son compte tiennent à la nature-même des conflits existants; le projet et le besoin révolutionnaires d'établir les conditions socio-historiques d'une "jouissance sans entraves" et la simple publicité de la jouissance dans l'ère économique — qui va de la louange sans réserve des conditions actuelles, à une éventuelle épuration bureaucratique-écologique de celles-ci — se recoupent, jusqu'à se confondre parfois, dans leurs expressions; c'est qu'en réalité, il s'agit d'un conflit sur le même enjeu historique, considéré successivement d'un côté et de l'autre de la barricade. Néanmoins, si elles peuvent apparaître parfois comme très proches, l'insatisfaction superficielle est aussi éloignée de l'insatisfaction révolutionnaire, qualitativement, que la victime résignée des conditions existantes peut l'être elle-même. La généralisation de l'insatisfaction superficielle, comme postulat qui domine désormais la perception et toutes les représentations sur la vie sociale contemporaine, traduit seulement que les choses y sont devenues telles que personne ne peut plus y être *résigné tranquillement*; c'est la résignation-même qui a dû y adopter la forme et le langage de l'insatisfaction.

Il n'est pas surprenant que la théorie révolutionnaire, qui pour remplacer la compréhension de la *question sociale* sur de meilleures bases, a réintroduit dans la lutte la *méthode dialectique de la totalité*, ait pu rencontrer, tout en restant fondamentalement incomprise, une telle résonnance dans ces conditions sociales où l'économie règne sur la vie humaine *totalitairement*. L'aspect moderne et familier de la notion de totalité ne peut plus échapper à personne, ne serait-ce que parce que chacun y a été éduqué à travers les règles de la vie sociale et de la consommation hiérarchisées; chaque degré de la consommation et du pouvoir hiérarchisés ne peut convoiter le degré supérieur que parce que, fondamentalement, c'est la *totalité* des biens économiques et du pouvoir social qui est donnée à la convoitise de l'organisation hiérarchique.

La totalité comme référence nouvelle du besoin social est effectivement présente partout, mais considérée passivement, en tant que totalité extérieure des biens économiques; de sorte que l'insatisfaction superficielle peut respecter toutes les règles économiques, ou arriver à en enfreindre quelques-unes au nom de ce qu'elle croit être un programme révolutionnaire, les buts qu'elle convoite la ramèneront toujours dans les conditions où elle se trouve à l'origine, soumise au principe même d'une économie de la vie sociale, et par conséquent, *d'une économie de sa conscience et de sa pratique*.

Le système de la consommation marchande, quand bien même une théorie situationniste *constituée* n'aurait jamais existée, comme source possible d'inspiration, contient implicitement son propre *situationnisme*, en tant qu'utopie d'un plaisir économique consommable sans limites et sans contre-

partie. Précisément parce qu'elle n'est qu'un moment du processus économique, la sphère de la consommation — c'est-à-dire en fait toute la vie sociale formellement laissée à l'initiative des individus — ne pouvant s'émanciper de ses limites, et dépendant absolument de sa contrepartie économique, porte son situationnisme naturel à devenir *réellement situationnistes*; mais alors, c'est la conception elle-même du plaisir, héritée de l'ère économique, qui doit d'abord être *transformée*.

L'ère de la production et de la consommation de la marchandise moderne correspond à un désapprentissage massif des quelques aptitudes humaines possédées à l'état embryonnaire autrefois, et localement nécessaires à la simple survie. Ce qui à présent est réellement enseigné, désiré, et pratiqué dans la sphère de la consommation sociale, s'avère être *l'économie achevée du plaisir et de l'aptitude à vivre*; ce qui partout s'impose, sans rencontrer de réelle résistance révolutionnaire, ce sont la sous-culture, la jouissance, les goûts et les manies de *l'homme anti-historique*. Et ce sont ces mêmes traits de la médiocrité générale qui viennent empoisonner et rendre impossible chaque tentative d'une lutte révolutionnaire sérieuse. L'habitude du plaisir économique maintient l'individu dans le même rapport où il se trouve déjà avec l'ensemble du monde, en lui parvenant *extérieurement*; et c'est en tant qu'extériorité, excluant toute initiative fondamentale dans la décision et dans l'acte, que le plaisir économique est désiré et consommé.

Certains croient encore par exemple que le pouvoir abrutissant de la publicité commerciale tient dans le fait qu'elle fait acheter plus de biens inutiles. En vérité, quand la publicité commerciale vante les qualités de telle ou telle marchandise particulière, ou tel pseudo-besoin indispensable à satisfaire, elle rencontre nécessairement la contradiction d'un produit concurrent, d'un syndicat de consommateurs, ou du simple bon sens des gens. Mais au-delà du terrain commercial, ce que la publicité impose sans connaître cette fois de réplique, en déviant l'attention du spectateur du fait que, par définition, le langage publicitaire *a déjà tout approuvé du système existant* et qu'il en donne le spectacle de *l'approbation heureuse*, ce sont toutes les prémisses socio-économiques dont elle n'est qu'une conséquence (et non parmi les plus graves), c'est le mode d'asservissement qui y est lié, la pauvreté des besoins qui en résultent, et l'absurdité fondamentale de leur satisfaction à travers les règles de la consommation. On peut apprécier comme une situation limite de l'abrutissement publicitaire actuel, ce fait que la publicité réussit à devenir elle-même un objet de conflit, appelant les gens à se définir pour ou contre elle.

Cependant, s'il faut juger de son pouvoir abrutissant, la publicité commerciale est bien moins dangereuse que les autres formes de publicité qui ne se montrent pas comme telles, qu'il s'agisse de la sphère politique ou de la sphère dite culturelle, en y comprenant le secteur même purement scientifique. En réalité, c'est toute la vie quotidienne colonisée qui contient tout le pouvoir abrutissant de la publicité de ce monde; d'une certaine manière, les ouvriers de Lip viennent d'être

des publicitaires du mode de vie existant bien plus redoutables que la société Havas, en comptant tous les effets mystificateurs possibles de sa spécialité depuis qu'elle l'exerce.

Comme *critique du travail aliéné et projet de sa liquidation révolutionnaire*, la théorie des Situationnistes rencontre, comme terrain objectif favorable, le phénomène grandissant de *déclassement* d'une fraction de la population jusque là intégrée et soumise, et plus portée à présent à se retourner contre l'institution du travail. Néanmoins, c'est une *crise de structure de l'économie moderne* qui tend à jeter les individus dans l'idéologie révolutionnaire *bien avant* qu'ils ne soient en mesure d'apprécier la révolution comme seule solution historique capable de dissoudre pratiquement *l'aliénation de l'activité humaine*. C'est le monde du travail qui rejette ceux qu'il déclasse dans les solutions de survie périphériques, les expédients, la criminalité bornée et les rêves révolutionnaires suspects; non eux, qui traitent le travail comme l'entrave la plus lourde aux nouvelles formes de lutte et de conscience.

La mutation économique moderne modifie les conditions du travail aliéné, transforme la composition des classes sociales, détruit les représentations qui y étaient traditionnellement enracinées, reconstruit l'environnement de fond en combles, change toutes les données du jeu politico-économique mondial, *mais laisse finalement l'individu déclassé dans le même dénuement anti-historique où elle emploie encore les autres*. La part du travail aliéné qui aujourd'hui est plus ou moins confusément refusée partout, outre qu'elle est le plus souvent celle dont le monde du travail cherche à se débarrasser lui-même, est en fait directement désignée comme archaïque par la nouvelle mentalité qui se forge *comme corollaire subjectif* aux formes modernes du mode de production marchand.

Le fait que les séquelles de savoir-faire autrefois attachées à certains secteurs de la production matérielle et intellectuelle et, qu'en règle générale, toute trace de *sens pratique* tendent à disparaître radicalement du terrain social, est une conséquence directe de l'extrême parcellisation et de l'absurdité des tâches dans la production marchande (*la colonisation achevée* des gestes et de la décision du travailleur à l'intérieur-même de son aliénation économique primitive n'étant qu'un aspect de la colonisation globale de toute la vie sociale). Ce sont toutes les aptitudes et tous les désirs d'une activité *non-dictée extérieurement* qui se trouvent détruits en profondeur chez les hommes de ce temps. La paresse désarmée, allant jusqu'au refus des pseudo-activités proposées dans la production, mais sans pouvoir *réinventer* l'activité humaine sur d'autres bases, s'impose partout comme l'attitude subjective normale devant le nouvel état de fait social.

Parallèlement, un autre conflit relatif aux conditions modernes du travail aliéné naît du *modèle de jouissance économique maximum*, incarné par la couche sociale des cadres, mais que la société

actuelle propose comme sens final de l'existence, non seulement aux cadres, mais à toutes les couches sociales servantes. C'est désormais à la *mentalité moyenne du cadre* que les prolétaires modernes se trouvent éduqués; les paysans, les ouvriers, les intellectuels, etc., tendent à perdre les représentations qu'ils avaient en propre, pour les remplacer par les représentations, les goûts et les désirs types du cadre. Ce processus qui tend à remodeler l'aliénation subjective sur un modèle unique, se manifeste par exemple dans le monde du travail par le fait que la revendication de participation de l'individu à la *décision économique* (comme à l'extérieur du travail à la décision politique), qui s'inscrivait d'abord seulement dans le statut socio-économique du cadre, devient à présent la revendication naturelle de tous les travailleurs, en même temps que la critique officielle que l'organisation du travail se fait à elle-même.

On peut mesurer l'ampleur des problèmes qui vont se poser dans les années à venir au mouvement révolutionnaire, en considérant que c'est à partir de la perte quasi-absolue de tous les talents anciens, et de cet état d'esprit contemporain qui n'a pas encore de goût, et qui n'est préparé pour aucune sorte d'*entreprise pratique libre*, que doit commencer le long apprentissage d'une nouvelle forme de *sens pratique global*, et la culture universelle des talents prolétariens.

Comme *théorie de l'autonomie individuelle*, la théorie des Situationnistes, une fois vidée de son *esprit négatif*, rejoint purement et simplement la vision bourgeoise éthique d'une liberté individuelle désincarnée. Mais la misère réelle, qui peut se mentir ainsi sur son sort, n'est plus tant la liberté formelle du travail devant le capital, que cette *liberté de l'apparence pure* nourrie aux règles du plaisir consommable; cette liberté de l'irresponsabilité, qui n'accepte de s'engager que pour rester séparée, qui sans cesse a recours à des procédés de valorisation extérieurs.

La nature de la liberté et du besoin de liberté revendiqués sous l'identification de l'insatisfaction superficielle au projet situationniste, comme à toutes les idéologies du refus des conditions existantes, peut être compris comme un rêve promotionnel banal. L'individu des conditions existantes, qui précisément a perdu toutes qualités *individuelles*, rêve d'accéder à la société sans classes *tel qu'il est*. Se souciant peu de son accomplissement *malgré* les conditions actuelles, il ne peut rechercher la révolution comme solution socio-historique pour prolonger cet accomplissement; il peut simplement rêver d'y promener sa misère moins difficilement que dans le vieux monde. Il n'éprouve pas encore le besoin de se rendre maître de la vie sociale, et comme conséquence de l'étroitesse de ses véritables besoins, il sait encore très mal identifier les vrais obstacles à une révolution; il voudrait simplement que ses maîtres actuels s'effacent devant un *miracle prolétarien*. Ainsi, lors même qu'il croit sincèrement pouvoir se passer d'une autorité qui modèle son existence à sa place, il appelle déjà le nouveau pouvoir qui va se le soumettre.

Lorsqu'une *théorie révolutionnaire* ne se trouve plus en mesure d'assurer sa tâche pratique de *transformation des conditions de conscience existantes*, le manque d'originalité et la misère de ceux qui persistent dans ses ruines atteint rapidement des proportions caricaturales; pour décrire alors le *révolutionnaire moyen*, il suffit de le ramener à *l'aliénation moyenne de son époque*.

S'il méprise par exemple l'image d'Épinal du chef, le révolutionnaire contemporain n'est nullement débarrassé du besoin *hiérarchique*. Les motivations qui lui font s'identifier au "camp révolutionnaire" suffiraient déjà à le démontrer. Ne pouvant compter dans la hiérarchie sociale existante il veut se consoler en trônant en rêve dans la société future; non pas forcément parce qu'il y brigue un rôle dominant — le plus souvent rien en lui ne le porte à cette illusion — mais parce qu'ainsi c'est *dans la société actuelle* qu'il s'assure une place dans la *hiérarchie pirate* que constitue la communauté révolutionnaire. Parmi toute sorte de nouveaux devoirs qui lui incombent, le révolutionnaire contemporain méprise aujourd'hui le vieux monde et *les plus voyants* de ses serviteurs, mais c'est exactement comme certains ouvriers européens mal payés méprisent encore le travailleur immigré, pour la seule raison qu'il leur renvoie *trop crûment* leur propre image d'esclaves.

Mais à travers les péripéties de sa sous-aventure théâtrale, le révolutionnaire moyen arrive à démontrer beaucoup plus directement son profond besoin d'un environnement hiérarchique : la solidité de son idéologie, c'est-à-dire toute la conviction qu'il peut y mettre, dépend directement de *l'assurance idéologique absolue* incarnée par la personnalité du leader. S'il se trouve être lui-même dans une position de leader, le révolutionnaire moyen éprouve, à l'inverse, le besoin absolu d'être suivi, parce que c'est la seule conviction aveugle de ses suivants qui peut arriver à le soutenir objectivement, mais surtout subjectivement, dans son rôle. Qu'il soit également suivi ou suivant, c'est le même besoin d'illusion et de mise en scène qui sous-tend sa mentalité.

Il importe à présent pour les expériences d'associations égalitaires éventuelles, qui parviendront à se reconstituer dans la lutte contre les conditions existantes, de ne plus accepter chez elles, et de combattre à l'extérieur, le moindre *suivisme théorique* qui ne s'imposerait pas simultanément l'humilité, la réserve, et finalement *le sérieux de l'élève*, au sens de l'éducation classique, devant la tâche entreprise.

L'idéologie révolutionnaire n'apparaît pas seulement comme un état de la fausse-conscience sociale, elle s'énonce sans cesse directement comme un refus pratique de la vérité et de ses conséquences concrètes; en tant qu'aspect de l'idéologie révolutionnaire, le volontarisme égalitaire a pour seule fonction de fournir un décor honorable à la fuite devant la tâche pratique.

Il est notoire que l'égalitarisme anarcho-situationniste s'est toujours refusé à reconnaître la véritable organisation hiérarchique sur laquelle il fonctionnait; cette démission pratique majeure a finalement ramené la théorie des Situationnistes, sur la question de l'organisation révolutionnaire, à n'être qu'une simple *contre-idéologie* opposée à l'organisation hiérarchique dominante; préférant partager l'illusion et le mensonge officiel de l'égalité, que le déshonneur de son démenti. C'est pourtant à l'acceptation de ce démenti et aux conclusions théorico-pratiques qui en découlaient qu'il en était encore temps d'envisager avec efficacité tous les nouveaux problèmes.

Le *besoin idéologique* qui persiste chez les individus pliés aux règles des rapports sociaux de la société marchande, qui se reconstitue chaque fois jusque dans leur révolte, est à l'*opposé* de l'intuition et du sens théoriques réels, dont dépend désormais la tournure, et l'issue finale, que connaîtra toute rébellion théorico-pratique véritable.

L'idéologie, quelle que puisse être sa part de sérieux scientifique — la théorie marxiste-situationniste contient par exemple une large base scientifique qu'elle conserve même longtemps après son renversement en idéologie — est un voile jeté entre l'individu et la réalité, et traduit *un système d'intérêts qui veulent conserver ce voile*. Dans la contre—idéologie révolutionnaire actuellement opposée aux conditions existantes — fonctionnant d'une manière analogue au *spectacle social* auquel elle se rattache — l'intérêt du séparé et le véritable besoin de séparation qui la domine sont travestis en la pure affirmation sans suite de l'état de fait inverse. Néanmoins, les fondements idéologiques de toute la pseudo-pensée révolutionnaire moderne, semi-officielle ou sauvage, y sont déchiffrables directement dans sa *stérilité théorico-pratique*.

L'intelligence idéologique — qui très rarement seulement prend l'allure d'une ignorance grossière — est essentiellement *l'intelligence du contenu*, c'est-à-dire l'assimilation positiviste d'une réalité *extérieure*, qu'il s'agisse pour elle de comprendre, tant un maître à penser, que la situation socio-historique, ou individuelle, qui la contient. L'intelligence idéologique fonctionne par identification, et ce qui est en réalité à sa base est *le besoin d'identification*. L'intelligence dialectique, au contraire, doit tirer *sa force anti-idéologique* en parvenant à la perception de la *forme*, c'est-à-dire, sur cette base, à l'intelligence des processus masqués sous la perception immédiate du contenu. L'intelligence de la forme, c'est-à-dire de la part *non-visible* de la réalité, est la condition indispensable, qui précisément dans l'intelligence idéologique fait défaut, pour la détermination du *sens final* se trouvant dans le *rapport de la forme au contenu*.

Sous l'écran et le jeu des contenus — le caractère spectaculaire de la société moderne peut être saisi comme l'organisation sociale systématique de cet écran — le *travail du négatif* s'effectue principalement au niveau des formes avant de devenir lui-même un contenu visible. (L'activité humaine peut être comprise comme la forme supérieure qui a ce privilège de construire ses propres contenus, de les transformer, ou de s'en retirer à son gré).

Si l'intelligence dialectique dépend de la faculté de *distanciation* vis-à-vis du contenu, la fuite idéologique, à l'inverse, traduit *l'altération de la faculté de distanciation*; ne pouvant se soumettre théoriquement et pratiquement les formes existantes, la pensée idéologique est en fait totalement soumise à elles.

La faculté négatrice de distanciation peut être comprise comme la faculté de repli en soi-même, comme faculté de rompre son propre rapport immédiat aux conditions existantes; à la limite, comme la faculté pour l'individu de prendre parti dans le conflit intérieur qui résulte de ce rapport.

L'individu capable de distanciation est l'individu réconcilié avec sa véritable individualité, c'est-à-dire capable de s'envisager sous l'angle de son *devenir* et du conflit historique fondamental auquel son devenir est suspendu. C'est par la faculté de distanciation que l'individu conserve la connaissance de sa liberté et peut en accomplir et en vérifier la construction pratique dans la lutte.

L'absence de la faculté de distanciation, qui est la condition de la fuite toujours renouvelée vers des éléments de valorisation extérieurs, est le fait de l'individu subjectivement séparé, qui a fini par *intérioriser* la séparation extérieure sociale de la condition prolétarienne; cet individu reste subjectivement pour lui-même *un étranger*, tout comme il doit rester étranger à la perspective de la théorie révolutionnaire, même lorsqu'il a été porté à y consacrer superficiellement son existence.

De même, le mouvement historique par lequel la classe prolétarienne se délivre progressivement de l'extériorité totale de sa condition socio-historique primitive, n'est autre que l'acte de *distanciation historique* auquel reste suspendue, parmi d'autres possibilités, la possibilité d'une *conscience de classe*.

Parce qu'il reste avant tout un être extérieur, l'individu sans originalité produit par les conditions existantes éprouve le besoin, lorsque les conflits de la société actuelle ont fini par l'atteindre directement, que ses gestes de révolte s'incarnent, parallèlement, en des *héros mythologiques*.

Le Christ est la condition de la mentalité chrétienne parce qu'il est l'incarnation subjective reliant la terre au ciel; il est l'être subjectif extérieur qui rend la mentalité chrétienne possible, parce qu'en réalité c'est la terre, et le rôle qu'elle y tient, qui constituent pour elle le véritable ciel inaccessible. Dans la mentalité révolutionnaire commune — dans laquelle la mentalité situationniste pure se distingue seulement par un volontarisme plus souligné et souvent plus aveugle — les héros révolutionnaires y accomplissent littéralement la fonction d'un Christ. La vision romanesque d'ultra-théoriciens et de nombre de soulèvements historiques choisis accomplit à travers la personnalité sacré des héros l'union de la trivialité terrestre avec le ciel de l'histoire universelle. Déjà Lénine (les bolcheviques furent de grands pionniers pour ce culte) disait que l'on n'est réellement marxiste que lorsqu'on se demande "ce que Marx aurait pensé et fait dans cette situation". Le talent spectaculaire personnel de l'ancienne I.S., en même temps d'ailleurs que l'un des aspects de son véritable talent pratique, fut d'avoir tenté l'étape supérieure dans cette mise en scène héroïque classique, augmentant d'une façon décisive la concrétisation du mythe : avec l'I.S., c'est une communauté de demi-dieux qui se trouvait investie du pouvoir d'annoncer les nouvelles conditions paradisiaques.

Parce qu'à l'encontre du plus simple bon sens, le révolutionnaire contemporain commence sa tâche par ne plus se regarder en face, il s'identifie successivement, par ordre d'abstraction décroissant, au "sens de l'histoire", à l'épopée d'un "prolétariat" désincarné, aux personnalités romanesques de ses maîtres à penser, enfin plus directement, aux chéfaillons que la vie quotidienne place sur son chemin. Comme tous les religieux, le révolutionnaire a agencé son *univers biblique* où sont recueillis tous les épisodes fantastiques, et qui définissent en même temps le sens de ses rites. Il y apprend par exemple que "la Commune de Paris c'était la dictature du prolétariat"; les nègres de Watts, "la critique en acte de la vie quotidienne"; il y est averti aussi contre la "sociologie" et le "structuralisme" qu'il connaît comme des rejetons maléfiques de la "marchandise" et du "spectacle".

De même qu'il arrive à faire de toute sa vie concrète une farce pitoyable — et en cela le révolutionnaire moyen est bien le fils digne des conditions existantes — de même sa pensée n'est qu'une pâle imitation de ce que d'autres, parce qu'ils en ont vécu la part d'aventure nécessaire, ont pensé à sa place avant lui. Selon la secte à laquelle il appartient, il salive aux *pires clichés* qui tiennent lieu de lien et de représentations collectives; il se flatte d'en comprendre les sous-entendus, il ne plaisante jamais que sur les seuls boucs-émissaires que son idéologie lui désigne, parce qu'il sait que, comme lui-même, ses compagnons ne pourront rire que de ceux-là. Son expression en groupe — et finalement sa seule réalisation vraiment personnelle — se réduit très précisément à montrer le plus souvent possible qu'il est bien l'élève servile de la secte et du sectarisme qui le contiennent.

Les exigences de certaines tâches pratiques poussent parfois les révolutionnaires à *s'associer*, et la plupart du temps les moindres des objectifs qu'ils se sont fixés ne peuvent être atteints parce que c'est sur l'association elle-même qu'ils ont commencé par se tromper. La faiblesse qualitative du mouvement révolutionnaire moderne n'a cessé de mettre en avant cette nécessité, que c'est d'abord *dans la manière de s'associer* que tout reste à apprendre. On notera que la profondeur-même des objectifs que les révolutionnaires peuvent se fixer au cours de leur lutte, ainsi que les chances qu'ils ont d'y parvenir, dépend dialectiquement de leur *savoir faire* sur les questions d'association.

Néanmoins, lorsque les choses en arrivent au point que l'association devienne une *nécessité pratique*, il est toujours possible de juger de la valeur d'un individu, c'est-à-dire de la nature du rapport que cet individu entretient avec lui-même, les autres, et l'ensemble de la réalité, en faisant ce constat : La fuite idéologique, qui n'est pas toujours détectable dès l'abord sur le plan des seules idées, laissera l'individu dans une misère et une impuissance constantes.

L'idéologie, qu'il faut chaque fois recomprendre, non seulement comme un état déterminé de la fausse conscience, mais encore comme un ensemble de conditions matérielles et subjectives qui la rendent indispensable, n'admet *aucun progrès* de l'aptitude à la vie et à la lutte; parce qu'elle en est la pire école, et parce qu'elle est toujours le fait de gens qui, fondamentalement, désirent que rien ne change, et surtout, qui *ne veulent pas se changer*. L'esclave moderne, qu'il soit révolutionnaire, ou simplement satisfait des conditions présentes, ou encore, un compromis entre les deux positions, est l'homme *anti-dialectique* par excellence; l'homme d'un temps où tout progrès, où tout goût pour le progrès, et où toute connaissance du progrès, ont été refoulés. Lorsque des circonstances trop pressantes lui désignent explicitement sa condition d'esclave, ignorant le temps et "la progression organique de l'activité", *il se veut parfait* dès que de nouveau il regagne l'illusion d'être libre. Il est l'homme de la mise en scène et de la simulation, parce que c'est le seul mode d'affirmation de soi qui peut indéfiniment ignorer le temps.

Toute contre-attaque de la théorie révolutionnaire, qui pourrait bien correspondre avec la mise à jour d'un *nouveau style de lutte situationniste*, se trouve désormais confrontée à la nécessité de rendre impossible dans ses nouveaux développements et dans tous les points d'application de sa critique, la part *d'approbation superficielle* qui a triomphé, sans rencontrer d'opposition efficace, ces dernières années.

Il faut maintenant partir du constat que l'avant-garde actuelle de la théorie révolutionnaire, non seulement ne marche plus au pas de la réalité, mais traîne à cent lieues derrière elle. On peut résumer schématiquement la *crise* actuelle de la théorie révolutionnaire en ce qu'elle s'est trouvée plus vite qu'elle ne le pensait dans la situation d'avoir à surmonter *théoriquement*, non plus seulement la société qu'elle combat, mais ses propres problèmes internes *venus avec la lutte elle-même*; au centre de ces problèmes, il faut compter le vieillissement rapide de ses anciennes idées, leur insuffisance criante lorsqu'il s'agit de comprendre le stade atteint aujourd'hui par le mouvement révolutionnaire réel, et *d'y agir*, au-delà du simple constat émerveillé de son existence.

La foule des nouvelles questions auxquelles les révolutionnaires ont été jusqu'à présent incapables de trouver des réponses risque de se traduire en temps et en terrain perdus pour la révolution elle-même. À présent, le contraste entre la richesse de cette période historique et la niaiserie scandaleuse de la critique révolutionnaire est devenu suffisamment flagrant pour que sorte de l'ombre la nouvelle génération de révolutionnaires qui va faire cesser cette situation.

En plus des formes d'aliénation classiques, et généralement connues, il appartient aux prochaines entreprises qui poursuivront *la lutte pour la théorie-pratique* de détecter et de combattre les formes d'aliénation nouvelles venues avec le retour des luttes de classe; notamment, les formes d'aliénation qui se reconstituent au sein même des luttes théoriques et pratiques.

Une connaissance, si raffinée soit-elle, du vieux mouvement révolutionnaire et des obstacles auxquels il s'est heurtés, s'avère très insuffisante lorsqu'il s'agit de maîtriser les problèmes et les tâches du mouvement révolutionnaire moderne. La révolution qui se rejoue présentement ne peut être ramenée quasiment sur aucun point aux situations qu'elle a connues par le passé. À partir des acquis de la théorie marxiste-situationniste classique, les révolutionnaires se trouvent aujourd'hui placés devant la nécessité de comprendre leur révolution *sur le tas*, en en réinventant la théorie qu'elle réclame *maintenant*. Il ne s'agit plus tant de démontrer que le vieux monde doit être, et va être, détruit, que de comprendre le *déroulement de cette destruction*; dans cette optique, le *pouvoir critique* de la théorie doit porter en priorité sur le mouvement révolutionnaire lui-même; car avec celui-ci, malgré toute sa confusion et sa faiblesse, c'est la mise en place du nouveau monde qui a déjà commencé. La prochaine étape de la théorie révolutionnaire se caractérisera, dans tous les sens du terme, comme une *théorie de la guerre sociale*; perdant notamment le goût de l'escarmouche et du jeu sans conséquence, elle saura que dans chaque combat, c'est l'enjeu total de cette guerre qui à chaque fois est mis en question.

Contre tous les préjugés existants à ce sujet, le mouvement révolutionnaire actuel n'a assurément pas la victoire d'une révolution situationniste à portée de la main. Une nouvelle classe de dirigeants, dont les membres, à la faveur du premier assaut révolutionnaire, pourraient être recrutés dans toutes les sphères actuelles de la vie sociale, dans les classes dirigeantes comme parmi les révolutionnaires les plus extrémistes, aurait certainement de meilleures raisons de verser dans l'optimisme que la minorité informe des révolutionnaires, qui aujourd'hui de par le monde entend *vivre jusqu'au bout* le programme marxiste-situationniste. Il n'existe aucune *opposition sérieuse* à la semi-révolution qui

s'accomplit confusément sous nos yeux et qui ne vise, pacifiquement ou violemment, que la simple épuration de l'actuelle irrationalité sociale *devenue flagrante*. Quant à la révolution véritablement situationniste, elle n'est qu'à *l'horizon* des conflits actuels, où pour l'instant le programme situationniste ne vaut *qu'en tant que source d'inspiration pour un nouveau statu quo de l'ordre existant*; comme à une autre époque le programme communiste servit de justification aux pouvoirs connexes de la social-démocratie et des bolcheviques.

DANIEL DENEVERT